

Villes à l'heure du capitalisme global

Cynthia Ghorra-Gobin

Des centres commerciaux géants, des villes privées au milieu du désert ou de l'océan ? Telles sont les fantasmagories urbaines et architecturales du néo-capitalisme. L'ouvrage dirigé par Mike Davis et Daniel Monk en propose une analyse, critique et parodique, à travers le portrait de 11 villes.

Recensé : *Paradis infernaux : les villes hallucinées du néo-capitalisme*, Sous la direction de Mike Davis & Daniel B. Monk, Paris, Les prairies ordinaires (traduction française) (collection Penser/Croiser), 2008, 320 p.

Ce recueil collectif qui rassemble 15 auteurs se donne pour objectif de décrire et de dénoncer ouvertement les maux qui affectent les villes à l'heure du néo-capitalisme, comme l'indiquent clairement l'introduction et le titre. L'objectif n'est pas vraiment étonnant pour le lecteur familier des travaux de Mike Davis qui depuis la publication de son *bestseller* sur Los Angeles¹ adopte régulièrement ce ton sarcastique à l'égard de la logique dominante du profit. A priori il n'a pas tort. Cette fois-ci, il met en scène 11 villes : deux villes de l'Amérique latine (Managua et Medellin), deux de l'Afrique (Le Caire et Johannesburg), deux du Moyen-Orient (Arg-e-Jadid et Dubaï), trois en l'Asie (Kaboul, Pékin, Hong-kong) et deux en

¹ *City of Quartz : Excavating the Future in LA*, Vintage, 1992. Cet ouvrage a été publié en français par la Découverte en 1997.

l'Europe (Paris, Budapest). Les États-Unis figurent bien entendu dans le premier chapitre mais l'auteur ne traite pas d'une ville en particulier. Il se propose tout simplement de dénoncer deux produits de la production immobilière, le centre commercial et le centre résidentiel fermé, *shopping mall* et *gated community*, en se référant de manière explicite à deux États, le Minnesota et l'Arizona. Le *Mall of America* (localisé dans la métropole de Minneapolis/Saint-Paul) et les *gated-retirement communities* (lotissements fermés pour retraités dont l'État de l'Arizona est certainement le plus représentatif) font ainsi l'objet de violentes critiques, ce qui a priori n'a rien d'innovant dans la mesure où l'on dispose déjà de travaux de grande envergure sur ces objets.

Après la lecture de ce premier chapitre centré sur deux produits immobiliers américains, on s'attend à ce que les auteurs présentant les autres villes poursuivent la réflexion en mettant en scène le transfert de ces deux modèles *made in America* qui, pour la majorité des habitants de la planète, sont bien des éléments du « rêve américain ». Pas du tout. En fait la critique porte principalement sur les « mondes de rêve de la consommation » dans différentes villes comme Paris, Hong Kong et Dubai (pour se limiter à quelques noms) et parfois de son alliance avec les régimes politiques et les stratégies militaires (Arj-e Jadid, Pékin, Dubaï, Kaboul) mais toute allusion à l'*American Way of Life* est inexistante. Étrange. Seuls les riches qui traversent en « dieux tout-puissants les jardins cauchemardesques de leurs désirs les plus secrets » sont véritablement remis en cause. Quant à l'allusion intéressante faite dès l'introduction à l'égard de l'avènement des paradis fiscaux, corollaires de cette nouvelle phase du capitalisme, le lecteur s'attend alors à retrouver quelques pages ou chapitres analysant le régime des paradis fiscaux ou du moins décrivant les mécanismes de fonctionnement. Il n'en est rien. Seul le chapitre 2 intitulé « Utopies flottantes » aborde la thématique du paradis fiscal en se limitant en fait à une présentation du site Internet <www.freedomship.com>, un simple prétexte pour dénoncer l'idéologie libertaire. Une visite du site permet en effet de se rendre compte qu'il s'agit tout simplement d'un groupe d'individus imaginant faire le tour du monde sur un navire. Les cartes du site qui donnent une idée du trajet à travers les continents sont drôles et amusantes.

La plupart des chapitres à l'image de ceux sur Dubaï ou Pékin s'organisent à partir d'une description de l'aéroport, du signalement de la présence d'hôtels et de voitures de luxe, de parcs à thèmes ou de centres commerciaux avant de prendre le temps de décrire les mégaprojets en cours de réalisation (Palm Jumeirah à Dubaï) susceptibles de devenir des méga-

enclaves pour riches en quête de la privatisation de la sécurité. De grands noms d'architectes sont ainsi cités, parfois assortis de quelques chiffres soulignant les investissements pharaoniques du secteur immobilier. Il est ici et là question de la faible rémunération de la main d'œuvre locale ou encore issue de l'immigration (à Dubaï comme à Pékin) qui rassemblent des individus obligés de se soumettre pour survivre ou encore des droits que s'octroient les États pour confisquer les terrains tout en prônant l'intérêt général. À Pékin, un million d'habitants a été expulsé des vieux quartiers pour laisser place à des tours. Le chapitre sur Hong Kong se limite à décrire le lotissement fermé de Palm Springs qui d'après l'auteur a représenté la solution miracle pour combler la lacune identitaire des riches qui en refusant d'opter pour l'identité chinoise et l'identité britannique, ont préféré un style de vie issu du « supermarché culturel mondial ». Quant à l'article sur Johannesburg, il évoque la question de l'eau, après avoir insisté sur le legs de l'apartheid sans pour autant souligner les véritables enjeux de pouvoirs au sein de la ville.

Au sein de ce recueil, l'article sur Le Caire s'avère être le seul qui repose sur une documentation sérieuse et qui ne se limite pas à la description de mégaprojets². Toutefois l'analyse de Timothy Mitchell se présente plus comme une étude de cas de la politique menée par le FMI dans les années 1990 – à l'apogée du fameux « consensus de Washington » – qu'il n'aborde véritablement la thématique urbaine. Il est certes question du projet immobilier *Dreamland* – réalisé non loin de la pyramide de Gizeh et s'inspirant d'images de lotissements fermés américains – mais la critique porte plus sur les organismes internationaux, l'État américain et l'État égyptien. À différentes reprises l'auteur rappelle que l'Égypte est un pays où seuls 5% de la population peuvent se retrouver dans la catégorie « classe moyenne » et où par ailleurs le poids de l'économie informelle dans l'économie nationale est considérable.

Critique ou parodie ?

Face à cet ouvrage qui se veut une critique du capitalisme globalisé au travers d'un panorama de 11 villes, le lecteur ne peut que ressentir une ambivalence à l'égard des éditeurs et des auteurs. A priori l'objectif annoncé dans l'introduction correspond bien aux intentions des sciences sociales qui ont toujours eu pour mission de rendre compte des processus économiques, sociaux et culturels, de les expliquer et de les critiquer en mettant en évidence

² Le chapitre sur Le Caire inclut 54 pages et plus de 112 notes de bas de pages donnant ainsi au lecteur de nombreuses références.

les inégalités sociales et les mécanismes d'exclusion. Mais le statut de ce recueil s'apparente en fait à une simple parodie des travaux de sciences sociales. Il en emprunte bien a priori le style et la tonalité mais le travail de recherche qui consiste à rassembler documents relevant de sources différentes, données chiffrées et à recueillir le point de vue et les représentations des acteurs au travers d'entretiens auprès des autorités politiques, des acteurs économiques ou encore des populations concernées, est pratiquement inexistant (en dehors du chapitre sur l'Égypte). Les textes reposent sur des informations que tout internaute peut retrouver aisément dans les multiples *websites* qu'offre Internet et ne donnent pas plus d'information que ce que les médias quotidiens (*offline* et *online*) proposent. Les auteurs usent certes des références savantes en citant souvent des propos tenus par Adam Smith, Karl Marx ou encore Bourdieu (« seul chercheur ayant critiqué avec éloquence le néocapitalisme ») ou en faisant référence à des films classiques comme *Metropolis* de Fritz Lang ou encore *Blade Runner*, mais ils ne sont là que pour donner une touche *glamour* de type marxiste au chapitre. Le lecteur est alors envahi par l'étrange impression de se retrouver une fois de plus dans l'univers de l'apparence et de la consommation que l'on cherche par ailleurs à dénoncer. Quel décalage avec les travaux des sciences sociales reposant sur l'analyse marxiste qui chez nous ont jalonné les années 1960 et 1970 !

Paradis Infernaux se présente comme un récit s'inscrivant plus dans le genre urbanophobe que dans l'analyse à proprement parler. Ce genre n'est pas étranger au personnage de Mike Davis mais il était jusqu'ici relativement bien dissimulé comme dans son premier ouvrage dénonçant tout autant le capitalisme industriel que les modes de vie des « bourgeois » de LA au XX^e siècle. Il est vrai que Davis est américain et que la civilisation américaine n'a jamais vraiment privilégié la ville comme « berceau de la civilisation » et qu'elle a choisi d'ancrer la démocratie dans les valeurs du monde rural. À l'heure de l'industrialisation et de ses corollaires, l'urbanisation et l'immigration, elle fut la première à valoriser la « banlieue » comme lieu privilégié de la famille américaine parce qu'en mesure de véhiculer un sentiment d'appartenance à un lieu tout en étant proche de la nature, à l'image de la petite ville. *Paradis Infernaux* présente un sérieux lien de parenté avec les propos tenus au lendemain de la première guerre mondiale par le philosophe allemand Oswald Spengler associant la grande ville et la métropole au symptôme du déclin des civilisations (et notamment de l'Occident). L'influence de Spengler fut sérieusement éclipsée par la suite en raison de nouveaux travaux adoptant un point de vue différent comme ceux de Georg Simmel qui privilégia la figure de la métropole comme le signe de l'avènement de la modernité.

En se déplaçant d'une ville à une autre (ou encore d'un site *web* à un autre), le lecteur circule dans un univers de stéréotypes (ex. la drogue à Kaboul) relevant de la science-fiction, sans pour autant que cela ne soit dit de manière explicite par les deux éditeurs de l'ouvrage revêtant l'habit des sciences sociales. Aussi face à ce constat, on ne peut que s'interroger sur les politiques menées par les maisons d'éditions pour traduire les ouvrages étrangers. Pourquoi avoir choisi *Paradis Infernaux* alors que de remarquables études sont publiées par des chercheurs américains et autres travaillant sur les mutations des villes à l'heure de la globalisation tout en adoptant une posture critique ? Les plus courageux d'entre eux n'hésitent pas à mettre l'accent sur la dynamique du transnationalisme comme facteur d'une complexité accrue de la ville parallèlement à une prise de conscience des individus dans leurs capacités d'interconnexion avec d'autres individus en temps réel et à agir ensemble indépendamment de toute localisation géographique³. Le transnationalisme se présentant comme une question majeure et un véritable défi pour la démocratie et pour les pouvoirs politiques à l'heure de la globalisation.

Texte paru dans laviedesidees.fr, le 2 janvier 2009

© laviedesidees.fr

³ Consulter à ce sujet l'introduction ainsi que les entrées ville, ville globale, village global, métropolisation et globalisation du *Dictionnaire des mondialisations*, Colin, 2006.